

Si jamais, après l'avoir lu, vous faisiez la moue, ne considérez pas le texte qui suit comme mineur : c'est peut-être ma nouvelle la plus importante.

En effet, c'est la première que j'ai écrite. C'était en 1966. Je l'ai – déjà! – fait comme d'habitude : une idée et la ruée sur le clavier pour tout écrire d'une traite. Si je n'avais pas réussi à ME satisfaire, j'aurais peut-être renoncé à écrire, ou fait comme tant d'autres, reporté à un éternel plus tard...

Un don inné n'est pas seulement ma première nouvelle écrite, c'est aussi la première qui ait été publiée, tout simplement parce que j'étais fanédateur sans le savoir.

Je m'occupais à l'époque de la Maison des Jeunes d'Esneux et nous faisons un journal, L'échelle (« Le journal qui monte ! ») et j'ai inséré le texte, qui ne portait même pas de titre dans un numéro de 1967.

Seuls ceux qui ont déjà vécu cela peuvent dire l'effet que cela fait de découvrir sa prose imprimée, même s'il ne s'agissait à l'époque que de très classiques stencils. Et, que dire de la réaction que l'on éprouve en voyant que quelqu'un se plonge dans la lecture de ce que vous avez écrit ? Qu'il vous en parle un peu plus tard... Qu'il vous demande si vous avez écrit autre chose...

Mais Un don inné n'est pas seulement cela.

Plus de vingt ans plus tard, j'ai retrouvé un exemplaire de L'échelle et j'ai repris le texte. En dehors de corrections techniques, au niveau de l'orthographe, du langage ou de certaines tournures de phrases, je n'y ai rien changé, mais j'ai ajouté le titre.

Un jour, Marc Bailly ou Dominique Warfa m'ont fait savoir que les Québécois d'Imagine préparaient un numéro spécial Belgique et que je ferais bien de leur soumettre un texte pas trop long. Je me souviens d'en avoir envoyé trois, dont Un don inné. Ils ont choisi celui-ci et m'ont payé !

C'était la première fois, et ce n'était que 30 \$ canadiens. Quand j'ai constaté que ça allait me coûter aussi cher pour l'encaisser que sa valeur faciale, je leur ai demandé de le transformer en abonnement.

Un choix pas si stupide que ça... mais attendez la suite.

Quoi qu'il en soit, ce texte « mineur » a été le premier que j'ai écrit, le premier à se voir publié et le premier à me rapporter quelques droits d'auteur. Vous comprendrez que j'ai conservé une tendresse particulière à son égard.

Un don inné

(1966)

Kala est mélancolique, ce soir.

Avant, ce qu'il ressentait était, aux moments les plus noirs, bien plus proche de la véritable détresse. Maintenant, il lui arrive parfois de se croire heureux. Seul ce sentiment en demi-teinte qu'est la mélancolie vient parfois le tourmenter, lui rappeler qu'il n'est pas à sa place ici, qu'il n'est qu'un naufragé, un exilé. Le pire, c'est de comprendre que s'il ne ressent plus que ce regret bien affadi, c'est parce qu'il a perdu tout espoir réel de voir l'exil prendre fin un jour. Tous ses espoirs des premiers temps se sont dilués dans les nécessités de la survie immédiate, puis dans celles de la vie quotidienne.

Il se souvient de son astronef, brillant sous les feux d'un soleil orange, et du jeune pilote fringant qu'il était lui-même il y a... trop d'années pour que ce soit intéressant à préciser. Il revoit aussi ce jour de malheur qui était aussi le jour du devoir.

Il était soldat et ses ancêtres, de génération en génération, avaient toujours défendu Hou, au péril et souvent au prix de leur vie. Son tour était venu. Il avait laissé six œufs dans le réceptacle de sa cellule pour que la lignée soit assurée, et il était parti. L'astroport, la nef construite à ses mesures exactes, les cousins du clan Gilg et ceux des autres clans qui arrivent, répondant au même appel... Toutes ces images défilent parfois devant ses yeux, ressurgissant du fond de sa mémoire. Contre son gré. Ce sont de beaux souvenirs, si beaux qu'ils le font souffrir chaque fois et qu'il préférerait oublier.

Puis vient inmanquablement le moment du combat. Il ne savait même pas exactement contre qui

l'Esprit-Maître l'envoyait. Des colons révoltés ? Peut-être. C'était sans importance. Ce qui comptait était la menace qu'ils faisaient peser sur Hou et sur les clans.

Ils étaient peu nombreux et leurs astronefs étaient lents, mais ils se battaient avec courage. Leur défaite ne serait pas une honte pour la Race.

Leur défaite ? Ou leur victoire ? Dire qu'il n'en savait rien. Il n'avait pas assisté à la fin du combat, seulement aux premières manœuvres. Il avait réclamé l'honneur d'être de la première vague, comme ses ancêtres, et cela n'avait évidemment pu lui être refusé. Il avait été le premier – et, espérait-il sans trop oser y croire, le dernier – à faire connaissance avec l'arme nouvelle des colons rebelles. Brusquement son astronef avait été secoué par une main géante et l'espace s'était brisé autour de lui. Il avait perdu conscience quelques brefs instants seulement, l'horloge du bord en témoignait, mais n'avait rien retrouvé de familier autour de lui. Hou n'apparaissait plus sur les écrans, ni même le Dispensateur de Vie dont il avait longtemps cherché la lumière orange. Il ne reconnaissait aucune constellation dans le ciel, qui était d'ailleurs désespérément vide.

Il avait fini par mettre le cap sur l'étoile la plus proche, espérant qu'elle entraînait des planètes habitables dans son sillage.

Cela avait été le seul de ses souhaits à se réaliser et c'est ainsi qu'il avait pu survivre. Mais les réserves d'énergie de l'astronef étaient basses, dangereusement basses, en arrivant. Kala n'avait dû sa survie en ces instants cruciaux qu'à son immense talent de pilote, un talent qu'il ne pourrait plus utiliser avec son astronef, réduit à un tas de ferraille. Et irréparable, car si ce monde lui permettait de vivre, s'il était habité par une race d'une certaine intelligence, il se situait à un niveau si primitif, si barbare, que les outils pour faire les outils pour fabriquer les machines qui permettraient de réaliser les instruments indispensables à la réparation n'avaient pas encore été inventés ici.

Même pas rêvés.

Et il ne semble pas que Kala puisse espérer que cela change avant plusieurs siècles. Même si ce ne sont que des siècles locaux, ça fait quand même longtemps à attendre...

C'est aussi un monde sauvage, un monde de sauvages. Kala a cessé depuis longtemps de compter le nombre de fois où il a échappé de justesse à une mort violente, alors qu'il se comportait comme l'un des indigènes, qu'il se confondait avec eux. Et que parfois, cédant à la tentation, il se servait des possibilités extraordinaires d'un corps habitué à une autre pesanteur, capable de faire ce que les leurs ne pouvaient, pour prendre figure de héros. Depuis, il a appris la modestie...

Ce n'est pas la crainte de vieillir et de mourir loin des siens qui tourmente le plus Kala. Il se sait pratiquement immortel – du moins face à l'âge des indigènes et à leurs critères étriés. Il a somme toute un reste d'espoir : celui de voir cette civilisation progresser assez vite et assez loin pour qu'elle soit enfin capable de réparer l'astronef alors que lui sera encore en état de le piloter. Il la pousserait bien dans la bonne voie, s'il connaissait quelques choses aux techniques et aux sciences nécessaires, mais ce n'est pas un savant, seulement un soldat.

Il peut donc se permettre d'attendre...

Non, il ne peut pas ! Il sent qu'il ne tiendra pas le coup dans cette effroyable solitude. Il a besoin de discuter, d'écouter des récits guerriers, de raconter ses propres exploits – lesquels ? Il n'a même pas réussi à mourir au combat – ou d'échanger avec un frère de clan quelques considérations sur la structure de l'univers, sur l'avenir des clans.

Il y a bien ici des guerriers et quelques personnes que l'on appelle « philosophes », mais leur horizon est si restreint, les histoires qu'ils racontent si mesquines, que le contact avec eux est sans intérêt. Un jour, il y a bien longtemps, alors qu'il se faisait appeler Amesh – *naufragé* dans sa langue – il a osé révéler sa véritable nature à l'un de ces *sages*. Celui-ci ne l'a pas cru, et quand Kala lui a fourni la preuve irréfragable qu'il ne mentait pas, s'est révélé comme il est vraiment, l'autre s'est enfui en hurlant. Depuis, Kala est prudent et ne sort pas du rôle qu'il s'est attribué. Un rôle qui varie avec les époques, car les sauvages trouveraient étrange de découvrir un immortel parmi eux. Un rôle qui reste cependant le même, autant que possible, dans les grandes lignes. Seuls les détails, la mise en scène, la localisation sur cette boule de boue changeant avec les siècles.

Celui qu'il occupe maintenant lui convient si parfaitement qu'il en sort encore moins fréquemment

que d'habitude et que, même, il n'a plus d'effort particulier à faire pour maintenir l'apparence pourtant ridicule de la forme de vie dominante de l'endroit. Car les indigènes sont comme les animaux primitifs sur Hou : monomorphes. Ils ne peuvent pas adapter leur corps aux nécessités du moment, au travail qui doit se faire, au genre de plaisir que l'on prend ou au simple désir de sensations nouvelles. S'il n'y avait ce rôle, il trouverait rarement l'occasion de rendre un peu de liberté à son corps brimé, car il est difficile de s'isoler. Il lui arrive d'avoir des cauchemars. Le plus fréquent fait apparaître son corps figé par le manque d'exercice, incapable de changer à nouveau d'apparence.

Ce monde est encore sauvage. Les espaces inoccupés n'y manquent pas. Il s'est déjà retiré dans l'une ou l'autre région désertique, cette solitude-là n'étant pas plus pénible que l'autre pour lui. Au milieu d'un désert aride, sur une île perdue au milieu de l'océan, son corps retrouvait la liberté d'exprimer ses états d'âme en changeant de forme, en reprenant son apparence naturelle ou en imitant celle des animaux primitifs qui l'entouraient.

Il retournera peut-être un jour s'isoler dans la nature. Peut-être quand le moment sera venu d'abandonner ce rôle-ci. Mais il n'y restera pas longtemps. Pas cette fois. Ni la prochaine, ni avant longtemps. Seulement, plus tard, quand il percevra que ses cycles touchent à leur fin...

Car, aussi loin que puisse être sa patrie, il n'a pas perdu tout espoir de la retrouver. Mais comme il ne peut compter ni sur ses talents techniques, ni sur les indigènes, il ne lui reste qu'à espérer qu'un jour ses frères – ses enfants ? ses petits-enfants ? – atteindront ce monde.

C'est quand la nuit tombe que la mélancolie le frappe le plus durement. Les étoiles scintillent tout au bout du ciel et l'hypnotisent. Quelque part dans leur filet aux mailles larges se trouve le Dispensateur de Vie, et près de lui Hou, la patrie de sa race. Il rêve souvent à cette lumière orange, moins blessante que la jaune qui lui brûle les yeux quand il ne peut déployer un filtre protecteur. Il rêve d'un ciel clair et transparent, d'une atmosphère moins chargée en humidité et surtout dépourvue de ces masses grises ou noires, chargée d'eau, qui empêchent trop souvent de contempler les étoiles.

Dire qu'à l'aide d'une trousse de bricolage ménager il doit être possible de réparer l'astronef ! Celui-ci est heureusement tombé dans une région restée inhabitée et n'a pas souffert des intempéries. Il le sait, car il retourne régulièrement sur place pour vérifier.

Il a longtemps erré sur ce monde, les premiers temps surtout, à la recherche d'un indigène qui par miracle, pourrait lui fournir les outils qui lui manquent. En vain, bien sûr. Il espérait aussi rencontrer l'un de ses frères. Il en est qui voyagent pour le plaisir ou par curiosité d'étoile en étoile. Mais si jamais ils viennent ici, comment les découvrir ? Ils ne resteront que quelques mois au plus et feront comme lui : ils prendront la forme de la race indigène et se mêleront à elle avec discrétion. Ce n'est qu'une boule de boue, mais pour un être isolé, elle est immense.

Comment faire savoir à ces visiteurs hypothétiques qu'il est là, naufragé, à guetter l'arrivée des secours ? Il ne fera plus jamais l'erreur de révéler sa véritable nature. Les indigènes n'ont jamais rencontré d'autre race que la leur et en sont même encore à s'imaginer être la seule intelligence de tout l'univers. Des primitifs au sens le plus profond du terme ! S'ils découvraient ce qu'il est, ils parleraient de monstre, d'abomination ou de démon et lui feraient la chasse jusqu'à l'avoir détruit.

Ceci n'a pas empêché Kala, au début du moins, de se mêler aussi intimement que possible à la vie des indigènes, pour les comprendre et, dans une certaine mesure, pour tuer un ennui de plus en plus déprimant. S'il ne pouvait éviter un séjour prolongé sur cette boule de boue, autant que cela lui soit profitable, que cela enrichisse ses connaissances, et, par-dessus tout, qu'il n'en devienne pas fou !

Il les a côtoyés, il a parlé avec bon nombre d'entre eux, il a visité leurs villes regardant leurs monuments, leurs spectacles, s'intéressant à leurs coutumes, à leurs lois, à leurs musées...

Il n'a jamais trouvé ce qu'il cherchait, mais il ne regrette pas cette période : il a appris à connaître les indigènes mieux qu'ils ne se connaissent eux-mêmes. C'est ainsi qu'il a découvert une ébauche de solution à son problème. Il a tenté de se mettre dans leur peau aussi bien mentalement qu'il le réussit corporellement. Ils sont friands de mystère, d'inexpliqué. Leurs esprits primitifs attachent plus d'importance à la magie qu'à la science et ils aiment connaître, non la véritable nature des choses, comme les Hini, mais les miracles superficiels.

Il a couru des risques, qui se renouvellent régulièrement, puisqu'il ne peut rester éternellement le même. Parfois, il s'invente une personnalité, celle d'un mage aux pouvoirs extraordinaire venant de l'étranger. Parfois aussi, il lui faut se résoudre à éliminer physiquement l'un des indigènes disposant déjà d'un embryon de renommée pour prendre sa place. Il n'aime pas cette solution : les Hini ne sont pas sanguinaires et il n'y a aucune gloire à tirer de l'assassinat d'un primitif ignorant. Pourtant, il a dû s'y résoudre et il perçoit qu'à l'avenir il en sera de plus en plus souvent ainsi, car les barbares progressent et s'organisent à tel point qu'il devient de plus en plus difficile de s'insérer dans leur société en prétendant qu'on vient du village voisin, d'une autre province ou d'un pays inconnu. Il faut des documents d'identité difficiles à imiter et il est moins aisé de mentir quand, peu à peu, les gens instruits connaissent l'histoire, la géographie ou le dialecte parlé dans telle ou telle contrée qui jadis était mystérieuse. Il ne veut surtout pas courir le risque d'avoir des ennuis avec la police. Bien sûr, il n'aurait aucun problème à leur échapper, mais cela sèmerait le trouble et tout serait à refaire, sans la moindre préparation...

Or, il est pour l'instant une personnalité fort connue sur Terre. Il a les moyens de s'informer et l'on parle régulièrement de lui. Si l'un de ses frères se pose ici incognito afin d'observer la société locale, il ne pourra pas négliger son existence de « phénomène », ni, surtout, ignorer l'appel que contient le nom qu'il s'est donné. Quant à un atterrissage officiel, c'est lui, Kala, qui l'apprendra rapidement et saura faire appel à la solidarité de la Race.

Le soir tombe. Il abandonne ses rêves et revient à son rôle. Il lui arrive de penser avec amusement – un peu de pitié aussi – à l'émerveillement des foules qui se pressent toujours nombreuses pour assister à ce qu'on appelle ses exploits. Il sait, parce qu'il a appris au cours des siècles à connaître le cœur de ces barbares, qu'ils viennent tous avec le secret espoir de le voir échouer, de le voir ridiculisé. Ce serait même encore mieux s'il mourait ! Et pourtant, ils applaudissent tous quand il réussit.

C'est à dire chaque fois.

Pauvres primitifs ignorants ! Tout ce que fait Kala pour les éblouir est si naturel, si simple pour lui. Il ne fait que se servir sans excès du corps que le Dispensateur de Vie lui a donné.

Parfois, son moi profond se révolte : lui, noble Hou, mis au monde et éduqué pour la guerre, en être réduit à amuser des foules primitives !

Il est prêt, mais il a encore du temps devant lui. Un brouhaha de bonne humeur envahit les couloirs du théâtre et les coulisses se remplissent du petit monde habituel des admirateurs, des écotiers ou des quémandeurs. La première partie du spectacle vient de se terminer. Les artistes – des amuseurs de troisième classe qu'il ne fréquente pas et qui le jaloussent – regagnent leurs loges. Quelques amis sincères viennent les féliciter, quelques amateurs viennent solliciter une explication qu'ils n'obtiennent jamais, bien entendu : Kala n'est pas le seul à garder soigneusement son secret. Quelques collègues passent aussi, le sourire aux lèvres et le fiel sur le bout de la langue, leur signaler les erreurs qu'ils ont commises.

On frappe à la porte : « Dans dix minutes c'est à vous, Monsieur. Si vous avez besoin de quelque chose... »

« Non merci ». Il n'a jamais besoin de rien et l'autre le sait qui, sans s'attarder va déjà ailleurs transmettre d'autres consignes, de routine pour la plupart. Mais c'est son rôle à lui de poser quand même la question.

Kala pense à tous ces primitifs rassemblés dans le théâtre, qui ont payé parfois bien cher le privilège de le voir, lui. Il est la vedette du spectacle car nul ne comprend – ne comprendra jamais – comment il réalise ses exploits. Et tous espèrent qu'il rencontrera son destin ce soir, sous leurs yeux.

Son destin... Vivement qu'il le rencontre ! Mais ce n'est pas celui que voudraient les barbares.

Il quitte sa loge et se dirige vers la scène. Ses assistants, un mâle sélectionné pour sa force brute et une femelle pour ses formes épanouies, sont déjà là, prêts à entrer en action. Tous trois attendent que le présentateur, qui parle avec une emphase désagréable, en termine. C'est long. Il n'en finit pas de rappeler

les succès amassés, le passage à la cour de tel roi, devant le président de telle république. C'est lassant : il a fait son numéro devant les chefs de toutes les tribus importantes de cette balle de boue et ça ne l'a pas ému.

Il peut enfin entrer en scène. Il salue le public d'un grand coup de chapeau et les applaudissements éclatent en tornade. On avance le matériel nécessaire et il commence par quelques manipulations mineures. Le public suit attentivement et bat des mains chaque fois, mais Kala sait que ces brouilles ne les intéressent que modérément.

Il en arrive au numéro principal, à ce numéro, qui rendu plus complexe – et surtout plus *périlleux* – au fil des ans, a suffi à faire toute sa renommée.

« Pour qu'il n'y ait aucun doute dans les esprits » fait le bonimenteur, « je demande à deux volontaires de nous accorder leur aide... ». Son regard erre un moment sur les spectateurs des premiers rangs. « Vous, monsieur ? » fait-il en désignant un individu qui porte un uniforme chamarré. Ce doit être une personnalité connue et nul ne pourra supposer qu'il s'agit d'un « compère ». L'homme hésite un instant, consulte ses voisins du regard, puis se lève. Un autre volontaire, un petit moustachu qui rigole, est venu des derniers rangs.

« Ces témoins nous aideront. Ils vérifieront que le matériel n'est pas truqué et surveilleront ensuite toutes les opérations préliminaires. S'ils veulent remplacer un accessoire par une pièce similaire leur appartenant, ils sont tout à fait libres de le faire. Qu'ils posent toutes les questions qu'ils veulent et examinent à loisir tout ce qui nous entoure ».

Les deux volontaires sont là. L'homme en uniforme paraît bien décidé de démasquer la supercherie qu'il suspecte. Il *sait* que sans cela, le tour est impossible à réussir.

Ils testent la solidité des longs rouleaux de corde épaisse, s'assurent que le principal accessoire, un énorme coffre de chêne bardé de fer est bien aussi solide qu'il en a l'air. Le moustachu s'y couche et le referme sur lui un court instant, puis il essaie les menottes et grimace comiquement quand elles se referment sur ses poignets avec un bruit sec. L'homme en uniforme – c'est le capitaine des pompiers de la ville – cherche un double fond ou un loquet intérieur dans le coffre. Il ne trouve rien et tire une mine de plus en plus longue.

À la fin, ils abandonnent. Ils n'ont rien à reprocher au matériel. Enfin, rien qu'ils aient découvert, mais le capitaine reste persuadé que...

« On peut y aller, Messieurs...? ».

On peut. Et eux peuvent rester sur la scène, spectateurs privilégiés. On va d'ailleurs avoir besoin d'eux.

Kala se dépouille de la tenue rutilante qu'il porte toujours en début de numéro. Il n'est plus vêtu que d'une sorte de combinaison collante qui révèle le corps musclé dont il s'est doté. L'assistant serre les menottes autour des poignets de Kala qui a mis les mains derrière le dos, pendant que la femme déroule un tapis rouge vif. Après, il s'occupe des pieds de son maître et demande au moustachu de vérifier une fois encore la solidité des liens.

La femme et l'officier aident Kala à s'allonger sur le tapis, puis l'enroulent dedans. Il n'est plus qu'un grand saucisson informe, que l'on ficelle et reficelle. Ils doivent s'y prendre à trois pour le soulever et le placer, un peu plié, dans le coffre. Quand on ferme celui-ci, le claquement sec des ferrures qui s'entrechoquent fait sursauter les spectateurs.

L'assistant présente un cadenas à chacun des témoins pour qu'ils le passent dans les boucles d'acier qui dépassent du couvercle et scellent ainsi le coffre. L'assistante tend alors un dernier rouleau de corde et c'est le coffre lui-même qui est enveloppé de plusieurs boucles serrées.

Au dernier moment, le capitaine des pompiers croit avoir compris. Il exige que l'on déplace le coffre car il se méfie d'une trappe dans la scène. C'est un effort presque trop exigeant pour les quatre personnes et quelques rires s'échappent de la foule à voir l'officier devenir rouge et suant en tirant-portant l'engin sur deux mètres. Quand le capitaine est satisfait – et on dirait que cette satisfaction le mécontente ! – on étend une couverture noire avec des parements d'argent sur le coffre. Un vrai catafalque, qui évoque l'idée de la mort à la perfection. La foule n'a plus qu'à attendre, haletante, dans cette ambiance qui évoque plus une veillée funèbre qu'un spectacle de cabaret.

Quelques instants plus tôt, les gestes de l'artiste, des assistants, des témoins distrayaient la foule. Maintenant, ils se sont retirés des deux côtés de la scène et il n'y a plus que cette masse noire sous leurs yeux. L'angoisse se lit sur les visages, teintée d'une pointe de sadisme.

Le coffre est presque hermétique. Il y a de quoi respirer deux ou trois fois au plus. Certains ont sorti leur montre de leur gousset pour compter le temps. On croit entendre les secondes s'égrener au sablier du Temps. Va-t-il s'en sortir ? Y restera-t-il ?

Sous le couvercle, Kala ne s'énerve pas. Il n'a pas attendu la fin de la mise en scène pour se livrer à ce qui n'est qu'un jeu pour lui. Il commence par amincir légèrement ses poignets et ses mains pour les glisser hors des menottes. Même chose pour les pieds. Ce n'est vraiment pas difficile : tout son corps est infiniment adaptable, sauf le cerveau et quelques organes vitaux. Il étire tout son corps et sinue hors du tapis. Un instant pour se repérer. Il transforme un doigt en filament ténu qui se glisse par un trou minuscule prévu à cet effet, sort du coffre et tâtonne à la recherche des cadenas. Quelques instant pour faire jouer les lames des serrures et Kala est presque libre. Le filament s'épaissit pour retrouver plus de force, trouve les nœuds des cordes extérieures, les défait.

Le tour est joué.

Kala ne bouge pas encore. Un autre doigt va chercher ses vêtements restés dans le tapis. Il se glisse dedans. Il doit maintenant retrouver la forme exacte qu'il avait quelques minutes plus tôt. Heureusement, c'est une forme qu'il connaît bien, depuis les années qu'il l'utilise. Muscles, rides et fossettes se remettent en place. Il ajuste ses vêtements, se « recoiffe »... Cela fait partie du mystère, cette élégance. Et cela répand mieux encore sa réputation et le nom-message qu'il s'est donné pour un frère qui serait éventuellement à l'écoute.

Un cri dans la foule ! Le catafalque a frémi.

Kala se redresse d'un bon, soulevant le couvercle du coffre et rejetant en arrière le drap noir. Le tout n'a pas pris quatre minutes et le public ne comprend pas – ne comprendra jamais. Ce n'est pas ce qui l'empêche d'applaudir à tout rompre, en scandant le nom du héros triomphant, en lançant l'appel de Kala à ses frères : « Bravo *Hou-di-ni* ! Bravo *Hou-di-ni* ! »